

Reprendre le portage

Sarah Cleary

Numéro 8, printemps 2017

Le 8e feu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87011ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Diversité artistique Montréal (DAM)

ISSN

2292-101X (imprimé)

2371-4875 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cleary, S. (2017). Reprendre le portage. *TicArtToc*, (8), 10–13.



Reprendre le portage

SARAH CLEARY (PETITE PLUME)

Née dans la communauté de Mashteuiatsh, elle grandit sur les rives du Piekugami (Lac-St-Jean). Dès l'enfance, l'artiste autodidacte était fascinée par l'art et les traditions des Piekugamilnuatsh. Peignant à l'origine pour exprimer sa révolte et sa colère face au désespoir de son peuple, elle découvre la puissance pacifiste de ses œuvres, dénonciatrice de l'ordre établi et revendicative du droit à l'affirmation. Guidée par son instinct, ses rêves et ses ancêtres, elle explore le thème de la dualité et du contraste en peinture et en performance.

Sarah Cleary est aujourd'hui membre du collectif *Trickster Sisters* avec l'artiste atikamekw Eruoma Awashish.



L'art est pour moi un cri du cœur, le déploiement d'un individu prêt à revendiquer le droit à l'expression; c'est un acte de libération puissant, un portail pour la guérison et la décolonisation. Pour les autochtones, le droit d'être a longtemps été bafoué et dénié. J'ai difficilement vécu ce vide identitaire, ne me sentant acceptée d'aucun des deux mondes auxquels j'appartenais. Jusqu'au jour où j'ai décidé de relever la tête et de m'engager sur le chemin de l'affirmation. Face aux torts du passé et aux épreuves innombrables imposées à ma famille, à ma nation, j'ai choisi de réagir, d'agir! Jamais je ne laisserai tomber ma culture. J'allais me guérir de mon ethnocide, une toile à la fois.

Nous devons apprendre du passé, nous souvenir de nos ancêtres, marcher dans les anciens portages et persévérer pour atteindre nos rêves. Nous devons donner sans compter aux aînés et enseigner aux jeunes générations. Nous avons de grands défis à relever et pour y parvenir chaque *ilnu* (être humain) doit être enraciné.

Lorsque je marche dans les anciens portages, je ne suis jamais seule. Je ne peux dire qui ou quoi exactement supporte mes actions et protège mes pas, mais je sais qu'ils sont avec moi. C'est eux qui me donnent le courage de relever ma charge et de l'amener beaucoup plus loin, beaucoup plus haut dans les sentiers. Au cœur de notre territoire, je sais qui je suis! Je suis un *ilnu*, un être humain! Un être vivant sur le territoire de ses ancêtres.

L'art, un message d'espoir et un moyen de guérison

Ma peinture est instinctive, guidée par un réseau de relations invisibles, par mes rêves et mes pulsions. Je comprends parfois bien plus tard pourquoi une toile s'est imposée à moi. J'accepte que chacune d'elles ait sa place dans mon inconscient. Une place authentique et sensible, un refuge pour faire la paix avec ma peine.

Par l'art, j'apprends! J'apprends sur moi, mais aussi sur notre histoire et nos traditions. Par l'art, j'affirme mon identité et ma différence, je proteste, je questionne et je somme. Par l'art, je suis et je serai. Même après ma mort mon message sera présent sur la toile. Dans mon cœur, je sais que j'aurai laissé un message d'espoir aux générations qui me succéderont, je leur aurai dit que, malgré les drames et les embûches, il est possible de survivre et de se réaliser, qu'il est possible de se bâtir une vie à la hauteur de nos rêves.

Lorsque je cherche les raisons qui ont motivé ma pratique artistique personnelle, j'y trouve beaucoup de souffrances. La mienne en première instance, mais aussi celle de mes semblables, les jeunes autochtones qui vivent dans les communautés, que l'on nomme aussi des réserves indiennes. Les portraits de nos

Enfant de Sagesse,
Huile sur toile
60 x 40 po, 2011.



Sarah Cleary

Solitude,
Huile sur toile
40 x 60 po, 2011.

communautés sont en réalité très préoccupants. La détresse et les problématiques ont vite fait de rattraper les rêveurs et les optimistes. Pour sortir de ces prisons, dont les multiples barrières sont parfois celles que nous édifions nous-mêmes, il faut avoir du courage, énormément de résilience, celle qui nous pousse à avancer devant l'inconnu et qui nous permet de tout laisser derrière.

L'art a donc été mon exutoire ; il a reçu et accueilli mes blessures, sans broncher, sans jugement, sans jamais rien demander en retour. J'étais brisée et ma peinture m'a tranquillement reconstruite. Mes toiles ne ramèneront jamais les êtres chers que j'ai perdus, mais elles m'accompagnent dans toutes les étapes de mes deuils. Douce thérapie et compagnon de route pour mes nuits d'insomnie, ma peinture m'a apporté le courage et la force d'avancer vers l'inconnu. Cet inconnu, j'étais loin de me douter que c'était le bonheur. Celui de connaître ma culture, celui d'apprécier les petits gestes simples et tendres de ma famille. Mais par-dessus tout, le bonheur de transmettre mon message et de sentir que ma vie n'est pas vaine, que mes épreuves et mes blessures pourraient servir à inspirer d'autres jeunes meurtris par la vie. J'ai ainsi fait de mon art mon porte-parole ; il me sert fidèlement à communiquer ce que les mots n'arrivent pas à exprimer. Il m'est possible, par l'intermédiaire d'une seule toile, de poser

des centaines de questions et d'émettre de nombreuses revendications. Tout se retrouve dans l'univers intime partagé entre l'artiste et l'observateur. Je suis sans cesse fascinée par la force qu'une œuvre peut véhiculer, par les réflexions qu'elle peut susciter. Lorsqu'une personne comprend mon message, j'ai chaque fois l'impression d'être désarmée, mise à nu, révélée. C'est également un soulagement de savoir que le message est compris et livré, qu'il a su toucher le cœur des gens. Dans les jours sombres et nuageux, mes œuvres me rappellent le chemin parcouru et les obstacles surmontés, mais surtout me rappellent de ne jamais perdre espoir.

Reprendre le portage. S'engager sur la voie de la protection de nos coutumes.

Comme il s'agit de la thématique de ma prochaine exposition solo, je tenais à exposer dans les paragraphes suivants les raisons et l'inspiration ayant motivé cette création.

Sur notre territoire ancestral vivent encore des portages centenaires, des anciens campements et des emplacements consacrés aux pratiques rituelles. Pour chacun de ces lieux, il y a un nom dans la langue de mes ancêtres, mais ces noms je ne les connaîtrai jamais ! Ces lieux sont habités par les esprits de nos ancêtres. Là-bas, l'autochtone est souverain et libre. Un jour, un aîné m'a dit qu'aucun de ses

enfants sur la réserve n'a été heureux comme lui l'avait été, lorsqu'il vivait dans le bois. J'ai compris à cet instant que la place d'un autochtone n'était pas dans les réserves, que nous serions toujours malheureux comme peuple si nous ne trouvions pas, même durant de brefs instants, notre chemin vers le territoire ancestral. Là où tout a un nom, un sens et le droit d'exister.

Foulant ces sentiers silencieux, je me demande si mon *mushum* chantait ses rêves avant la chasse aux caribous, si ma *kukum-nash* lui parlait en *eeyou* (langue crie) et lui fabriquait des mocassins en peau d'orignal. Ils étaient riches de leurs connaissances, aujourd'hui je dois tout réapprendre. Je m'engage dans la voie de la protection de nos coutumes, je reprends le portage!

Reprendre le portage, c'est marcher avec ma famille dans les sentiers que mes ancêtres ont tracés, leur faire honneur, mon canot sur le dos, collier de portage au front. Déposer ma charge un instant et la remettre courageusement. C'est chasser un animal avec respect et le remercier de m'avoir offert sa vie pour nourrir ma famille. Partager sa chair avec un aîné. C'est prier en dansant au son des tambours. Reprendre le portage, c'est accepter que le monde change, reconnaître que j'ai le pouvoir de transmettre ma culture et le devoir de le faire. C'est mériter l'enseignement d'un aîné et accueillir ses paroles avec humilité.

Je suis au commencement de mon portage, je sais que la route sera longue; c'est le chemin d'une vie, j'ai tant à réapprendre. Notre langue, nos coutumes, nos histoires, et nos légendes, ce ne sont pas des concepts abstraits; c'est ma culture qui se meurt, et c'est moi qui pleure de ne pas avoir le temps de la connaître, de la faire vivre. Mon héritage m'a été arraché, comme on harnache une rivière ou déracine un arbre. Née dans une réserve, prisonnière entre deux cultures désadaptées pour les miens, trop blanche pour les Autochtones et trop autochtone pour les Blancs. Aucun des deux mondes ne me réclamait, jusqu'à ce que je me trouve moi-même. J'y suis parvenue en acceptant mon métissage, m'autorisant la réappropriation de ma culture crie, innue et abénakise. En admettant aussi que mes origines québécoises et irlandaises puissent être une force pour bâtir des ponts entre les deux mondes. Ayant été élevée sur la réserve, je sais qu'au fond de moi, je resterai toujours un peu «sauvage», et c'est une grande consolation. **TOC**

Eddy Malenfant
Huile sur toile, 2017.

